

## A la recherche de la peur

### LE GARS SANS PEUR

*Contes populaires de Bretagne, T1, éd. Terres de Brume, p 267*

*Ce conte et le suivant ont été réunis en un seul par François Cadic pour donner : 1914, p. 145-155; 1929, p. 140-149; 1950, p. 149-158 : « À la recherche de la peur ».*

Guigner et Soizic étaient frère et sœur, enfants de la fermière de Kerdaniel. Impossible de s'imaginer plus parfait contraste. Soizic, fillette douce, naïve et timide, comme celles qui n'ont jamais quitté leur village, était une créature peureuse qui s'effrayait de tout. Le bêlement d'un mouton la faisait tressaillir et au moindre bruit suspect qui venait du dehors, elle se précipitait dans les jupes de sa mère. On lui aurait promis un empire qu'elle n'aurait pas quitté la maison le soir; elle aurait reculé devant son ombre.

Guigner avait une nature bien différente. C'était un solide petit gars de quinze ans, bon pied, bon œil et d'un courage à toute épreuve. On pouvait lui parler de revenants à celui-là, lui dire "le dans tel chemin creux on entendait grincer la charrette de la mort, durant les nuits sans étoiles, qu'on voyait vaguer sur la lande le cheval du diable, que les korrigans célébraient leur sabbat autour des pierres hautes, rien ne l'émouvait. li n'avait jamais rien rencontré d'inquiétant, ni la nuit, ni le jour. Pourquoi aurait-il eu peur ?

Il avait acquis à la longue un tel renom d'intrépidité que Soizic elle-même, malgré qu'elle l'aimât beaucoup, finit par en être jalouse. Elle avait déjà tenté à plusieurs reprises, et sans résultat, de mettre son courage à l'épreuve, lorsqu'un soir elle imagina une ruse qui devait, hélas! lui porter malheur. .

Guigner venait d'aller puiser l'eau à la fontaine, à bonne distance du village. La nuit était tombée, mais la lune brillait, resplendissante, au firmament.

« Mère, dit Soizic, mon frère prétend qu'il ignore ce qu'est le sentiment de la crainte. Il me semble qu'il y a là une présomption dont il faudrait le guérir. Laissez-moi faire. Je m'en vais de ce pas m'envelopper d'un drap de lit et m'asseoir sur la barrière du sentier qu'il doit suivre. Je gage qu'en dépit de sa forfanterie il ne demeurera pas en arrêt devant moi et qu'il fuira plus vite que le lièvre devant le chasseur.

- Prends garde, ma fille, riposta la mère, à vouloir tromper autrui, on est souvent pris soi-même.

- Qu'importe! Je ne serai satisfaite que quand j'aurai joui de son effroi » et, quelle que fût la peur qu'elle ressentit elle-même à voyager en pleine nuit, Soizic, tout de blanc habillée, alla se poster sur la barrière du sentier. Un bruit de pas qui approchait la fit tressaillir bientôt.

Guigner, le pot-à-eau à la main, arrivait, en sifflant joyeusement. À un détour de la route, il aperçut l'apparition.

« Qu'est-ce ceci ? demanda-t-il. Un revenant, sans doute; hé bien! voilà le moment .de savoir si c'est en chair et en os »; et d'un geste prompt il fit tourner la cruche au-dessus de sa tête et la lança dans la figure de sa sœur.

La pauvre poussa un cri terrible, tomba de la barrière et s'écrasa contre le sol où elle demeura sans vie. Tout fier de son action, Guigner continua son chemin et rentra au village, sans détourner la tête.

« Je croyais que tu devais m'apporter de l'eau, lui demanda sa mère, où est donc ta cruche ?

- Ma cruche? Dam, c'est bien vrai que je vous la rapportais.

Mais j'ai voulu en essayer la solidité sur la tête d'un revenant qui me barrait la route. Si le pot est en miettes, ce revenant-là du moins ne troublera plus les passants, car, à la manière dont je l'ai atteint, il ne vaut guère mieux qu'un chien mort.

- Malheureux! Qu'as-tu fait, s'écria la ménagère, tu as tué ta sœur ! »

Il n'y avait pas à s'y méprendre, en effet. Le revenant de la barrière était Soizic; il était facile de la reconnaître sous le drap de lit. Devant son cadavre ensanglanté, Guigner pleura toutes les larmes de ses yeux, car il aimait beaucoup sa sœur. Il conçut un tel chagrin de son crime involontaire, qu'il préféra quitter le pays et partir là-bas, Dieu sait-où, loin, très loin de ce qui lui était cher.

Il parvint, au moment où la nuit commençait à étendre ses ombres sur la campagne, dans un petit bourg composé de quelques misérables chaumières. Il entra dans celle qui avait la meilleure mine, chez le sacristain.

« Bonsoir, la compagnie, dit-il en ôtant son chapeau et en saluant à la ronde. Seriez-vous contents d'offrir à loger à un voyageur qui marche depuis l'aurore ?

- Oui, oui, oui, garçon, répliqua le sacristain, un vénérable vieux au chef branlant qui, depuis un demi-siècle, sonnait la cloche, chantait au lutrin et creusait les fosses au cimetière; il y a toujours moyen de s'arranger entre chrétiens. En attendant, tu souperas avec nous. Tu n'auras pas grand festin; du moins c'est offert de bon cœur, »

Le dîner en effet était frugal, mais à force de battre la pierre des chemins, Guigner avait senti son estomac se creuser. Il avait une faim de loup et mangea, sans se faire prier.

Quand l'heure de sonner l'angélus arriva, le sacristain prit les clés de la tour :

« Si vous me le permettez, déclara le jeune homme, je vous accompagnerai; il me serait agréable de passer la nuit à l'église.

- Tu n'auras pas peur?

- Peur! J'ignore ce que signifie ce mot!

- Hé bien, à ta guise; reste à l'église, si ça te plaît; nous en reparlerons demain, à l'aube. »

Ce disant, le brave homme alla sonner la cloche, verrouilla ensuite la porte de l'église à double tour et regagna son logis, après avoir souhaité le bonsoir à Guigner.

Demeuré seul, celui-ci se mit en quête d'un endroit commode où il pourrait dormir à l'aise. Il avisa la chaire à prêcher. « En vérité, murmura-t-il, je ne saurais trouver un lit plus agréable. Je serai là-haut comme un recteur. »

Or, tandis qu'il attendait le sommeil, accroupi dans la chaire et songeant au malheur qui lui était advenu, voici que l'horloge de la tour annonça l'heure de minuit, et soudain un bruit étrange se produisit aux portes, semblable au fracas de murailles qui s'écroulent; sous l'action de mains invisibles, l'église s'illumina de mille lumières, et il aperçut une multitude innombrable de fidèles qui entraient par toutes les issues. Quelques-uns avaient de longs suaires qui les enveloppaient de la tête aux pieds, quelques autres, sous les débris de vêtements dont ils étaient recouverts, laissaient voir des membres décharnés de squelettes; tous avaient la démarche traînante et dolente de gens qui sont en proie à un chagrin infini; tous avaient une attitude de recueillement et de prière.

Au premier rang on remarquait un vieux prêtre qui avait sur la tête une barrette informe et sous le bras un bréviaire dont les feuillets jaunis s'émiettaient en poussière. On eût dit qu'il conduisait la foule silencieuse au saint sacrifice. Et en effet il n'avait pas encore atteint la balustrade du sanctuaire qu'il se détacha de ses compagnons, pénétra dans la sacristie, revêtit les ornements sacrés et monta à l'autel.

Il commença : « Introibo ad altare Dei » (Je monterai vers l'autel de Dieu), mais il s'arrêta soudain, comme si la voix s'était glacée sur ses lèvres. Il recommença une fois, deux fois, toujours en vain, tandis que dans l'église la foule des fidèles éclatait en gémissements. À la fin, il se tourna vers l'assistance : « Pour l'amour de Jésus-Christ, notre sauveur, mes frères, s'écria-t-il, donnez-moi un répondant qui veuille m'assister, sinon je ne pourrai jamais dire la messe », et après un instant de pause, il reprit, au milieu du bruit des sanglots qui s'élevaient de plus en plus lamentables : « Y a-t-il ici un être vivant qui consente à me servir au saint sacrifice ? »

Guigner se redressa dans la chaire : « Moi, je veux bien, Monsieur le recteur, si vous n'avez personne ! » et quatre à quatre il redescendit les marches de la chaire et se précipita vers le chœur.

Jamais messe plus édifiante ne fut célébrée. On aurait entendu une mouche voler dans le sanctuaire; mais à voir les lèvres remuer on se doutait bien que la prière montait unanime de tous les cœurs vers Dieu.

Au fur et à mesure qu'il avançait, le visage de l'officiant s'illuminait davantage. À l'élévation, un sourire de contentement l'éclaira; à la communion il rayonna de joie; à l'« Ite Missa » est une auréole de gloire lui entoura le front, ainsi qu'à chacun des assistants. Quand tout fut fini, il entonna d'une voix forte le « Te Deum », chant de triomphe des élus, que la foule répéta en chœur, puis il quitta les ornements sacrés. Les portes de l'église se rouvrirent alors de nouveau. Les fidèles sortirent et le prêtre demeura seul avec Guigner : « Merci du fond de l'âme, mon enfant, lui dit-il, en mon nom et au nom de mes paroissiens, pour le service que tu nous as rendu. Que désires-tu pour récompense ?

- Oh ! rien, rien, je suis trop heureux de vous avoir obligé.

- J'ai là, continua le prêtre, une vieille étole qui ne sert plus.

Accepte-la. Elle te rendra plus d'un service. En te la mettant au cou, tu sortiras de n'importe quel danger et tu chasseras le diable et ses consorts de tous les endroits où ils habitent sur terre. »

En jeune homme bien élevé, Guigner se confondit en remerciements, prit l'étole sous le bras et remonta dans la chaire où il s'endormit jusqu'au jour. Ce fut le sacristain qui le réveilla, en venant sonner l'Angélus du matin.

« Hé bien! garçon, lui cria-t-il, la nuit a-t-elle été bonne et n'as-tu pas ressenti de peur?

- Peur! Non, sûrement. Cependant vers minuit j'ai été témoin de singulières choses. Une foule nombreuse de fidèles est entrée en procession silencieuse dans l'église, et un prêtre a voulu officier. Mais comme il ne pouvait continuer la messe, faute de répondant, je me suis offert. La messe a pu être dite alors et à la fin tout le monde est parti avec des chants joyeux, et moi j'ai reçu pour ma récompense, cette étole qui, paraît-il, est un porte-bonheur.

- Guigner, mon ami, reprit le sacristain très ému, tu es vraiment un vaillant garçon, et sans que tu t'en doutes, ton courage t'a fait accomplir la plus belle des actions. Tu as délivré du purgatoire en un instant, l'âme de notre ancien recteur et les âmes de tous les habitants de cette paroisse qui sont morts. Va! Dieu te protégera toujours désormais.

Le soir du même jour, Guigner arrivait à la porte d'une petite maisonnette sise à l'entrée d'une forêt. Il frappa et demanda l'hospitalité. Un homme de grande distinction, mais au visage empreint d'une profonde tristesse lui ouvrit : « Vous serez logé bien volontiers, jeune voyageur, lui répondit-il, et vous mangerez comme nous. Mais vous devrez aller coucher à l'écurie, car je n'ai aucune chambre à vous offrir. Ah! certes, ce n'était pas ainsi jadis, lorsque j'occupais mon beau château à l'autre bout du bois. Nul n'avait à cœur, plus que moi, de

traiter ses hôtes avec égard. En cette maison, hélas! c'est à peine si je trouve place pour moi et les miens.

- Pourquoi donc, demanda Guigner, avez-vous quitté votre beau château ?

- Il était devenu inhabitable. Une armée de démons et de revenants y a choisi sa résidence et chaque nuit on y entend un bruit infernal de chaînes, de coups de marteau, de cris, de vociférations; on y aperçoit des apparitions effrayantes qui glacent de terreur les plus courageux.

- Vraiment! riposta Guigner. Je connais au moins quelqu'un qui ne s'effraiera pas comme tout le monde et je vais sur l'heure au château.»

Son hôte ne l'avait pas trompé. Il n'était pas installé depuis cinq minutes dans la maison solitaire qu'une nuée de diables et de personnages étranges la prenaient d'assaut et commençaient à danser la ronde autour de lui.

« Allez! allez! ne vous gênez pas, les malins, s'écria-t-il ; rira bien qui rira le dernier! » et de dessous son manteau, il tira l'étole du vieux prêtre et se la passa au cou. L'effet fut instantané. La bande infernale détala, rapide comme le vent, et Guigner resta seul, maître du château .

Il y est demeuré, après avoir épousé la fille du propriétaire légitime, et c'est avec fierté qu'il porte désormais, après avoir délivré les âmes de toute une paroisse du purgatoire et renvoyé au diable une légion de revenants, le surnom de « gars sans peur ».

## YVON, LE SONNEUR

*Contes populaires de Bretagne, T1, ed. Terres de Brume, p 275*

De son métier, Yvon était joueur de bombarde; un beau gars, s'il en fut, bien planté, fort des muscles, hardi de caractère. Il ne rêvait qu'aventures. « Prends garde! lui répétait sa mère, une pauvre veuve qui n'avait que lui; il t'arrivera malheur! » Il s'obstinait dans son idée :

« J'entends sans cesse parler de la peur, disait-il, je voudrais savoir ce que c'est. »

Comme il courait le pays, voilà qu'un jour il arriva dans une lande immense, où pâturaient de nombreux troupeaux. La nuit était encore loin et cependant les bergers rassemblaient déjà leurs bêtes pour les ramener à l'étable. On entendait à tous les échos les claquements de leurs fouets, leurs *iouaden* retentissantes et leurs appels impérieux :

« Par ici, Penguen ! Hé, là-bas, Glazik ! Hâtons-nous, Breh-du !

- Que diable vous prend, les gars ? s'écria-t-il. Le soleil est encore haut sur le firmament et les fleurs d'ajonc se réchauffent gaiement à ses rayons. Il n'est vraiment pas l'heure de rentrer au village.»

Les bergers s'étaient arrêtés : « On voit bien, répondirent-ils, que vous n'êtes pas de cette contrée, sinon vous fuiriez d'ici en même temps que nous. .

- Est-elle donc ensorcelée, cette lande ?

- Pis que cela. Chaque soir, il s'y fait un sabbat infernal. Il y vient des morts par les quatre vents, et lorsqu'ils sont réunis, sur le coup de minuit, ils se mettent à jouer entre eux à la soûle(\*).

*(\*) La soûle était jadis un jeu très répandu en Basse-Bretagne. Il rappelait le football moderne. Il consistait à lancer une grosse balle en cuir gonflée entre deux camps, d'ordinaire entre jeunes gens de paroisses rivales. Celui-là qui pouvait emporter la balle et la cacher dans sa maison ou dans une maison amie était déclaré victorieux. Mais malheur à lui si ses adversaires lui coupaient la route. Il y allait parfois de la vie. Les nombreux meurtres qui furent commis déterminèrent la police à supprimer ce jeu violent.*

- Ils jouent à la soûle! oh! mais alors, j'arrive à point; c'est justement ce que je cherchais. Ils ont peut-être besoin d'un partenaire : je reste là. »

On ne l'avait pas trompé. À peine les premières ténèbres avaient-elles étendu leur noir manteau sur la plaine déserte que le ciel s'éclaira d'étranges phosphorescences. Des lueurs de feux-follets s'allumèrent au ras du sol et Yvon entendit un léger bruit d'ailes, comme un essaim de chauves-souris qui aurait voltigé sur sa tête. Les morts accouraient, armée innombrable et silencieuse, vêtus de longs suaires, et se rangeaient en deux camps pour la lutte. Un crâne humain servait de soûle. À minuit l'action s'engagea.

Ce fut une chaude affaire. Les combattants se heurtaient, leurs blancs linceuls au vent, et leurs ossements entrechoqués rappelaient le bruit des arbres desséchés qui se brisent sous la tempête. Courageusement, Yvon tenait sa place.

Le jour allait se lever et il n'y avait pas encore de vainqueur, quand soudain la voix claironnante d'un coq retentit au village voisin. Les partenaires s'arrêtèrent inquiets.

« Voilà le moment! » pensa le jeune homme. D'un bond, il fut sur le crâne et, détalant au plus vite, son trophée entre les mains, il s'élança hors de l'arène. Mais déjà la multitude des morts s'était ressaisie. Elle se précipitait sur ses talons en cohue pressée. Il sentait sur son visage les suaires qui le frôlaient, sur ses épaules, des mains décharnées qui s'appesantissaient. La retraite lui était bientôt coupée.

« Puisqu'il n'y a plus moyen d'avancer, se dit-il, je m'en vais les amuser. » Il tira de sa poche sa bombarde, l'appliqua à ses lèvres et se mit à jouer les airs les plus entraînants de son répertoire. Les morts étonnés firent cercle, leurs bouches largement ouvertes dans un rictus, une lueur de joie dans leurs orbites vides; ils se prirent par la main et commencèrent à danser sur la lande une sarabande effrénée. Yvon jouait, jouait toujours.

Il joua si bien que l'aube parut à l'insu des danseurs. Le soleil lança sur l'horizon un premier, puis un deuxième rayon. Alors il y eut une débandade générale. Ainsi qu'une volée d'oiseaux nocturnes, les morts disparurent instantanément et; dans l'immense plaine devenue déserte, Yvon demeura seul. Il continua sa route.

Elle le conduisit vers un bourg qu'il apercevait au loin derrière la colline. Il n'était pas encore quatre heures du soir et déjà le sacristain sonnait l'angélus.

« Voyons, brave homme, dit-il, vous avez oublié de regarder le soleil. Le coq qui, sur la tour, baigne dans son ardente lumière, a l'air de protester contre vous. Pourquoi êtes-vous si pressé?

- Étranger, répliqua le sacristain, si vous saviez ce qui se passe dans cette église, la nuit, vous seriez aussi pressé que moi. Vous n'attendriez pas les ténèbres.

- Comment, il y vient du monde, une fois les portes fermées ?

- S'il y vient du monde! Chaque soir, du premier de l'an à la Saint-Sylvestre, il s'y rassemble une foule de trépassés à ne savoir où en loger, et il s'y chante un office si triste que les larmes vous montent du cœur à l'écouter.

- La bonne aubaine! s'exclama Yvon, je n'aurais garde de la manquer. Sans compter que j'aurai peut-être l'occasion de rendre des services. Je couche cette nuit dans cette église. »

Le sacristain le regarda avec les yeux d'un homme qui se demanderait s'il n'avait pas affaire à un fou.

« Oh! si vous y tenez, déclara-t-il, je ne vous en empêcherai pas. Je saurai de vos nouvelles demain. »

Or, comme le jour finissait et que l'obscurité enveloppait de plus en plus l'édifice sacré, voilà qu'une procession lugubre se forme, du portail au sanctuaire. Les défunts s'avançaient en rangs serrés, la tête enveloppée d'un capuchon, et en psalmodiant le *De profundis*. Un prêtre monta à l'autel et l'office commença. Yvon mêlait sa note à celle des assistants. Tout alla à merveille au début. On avait chanté l'introït, le Kyrie et le Gloria.

« *Dominus vobiscum !* » prononça le célébrant, en se tournant vers le peuple. Personne ne répondit. On aurait cru que les lèvres s'étaient scellées à l'instant.

« *Et cum spiritu tuo !* » fit la voix d'Yvon, au milieu du silence général.

C'était, paraît-il, la parole rédemptrice. Aussitôt, en effet, les visages marquèrent la plus vive gratitude, le prêtre put achever sa messe et les morts s'en allèrent, en répétant l'hymne de l'éternité bienheureuse : *Te Deum laudamus !* et en assurant au jeune sauveur qu'ils lui revaudraient ce service.

Content de lui-même, Yvon s'allongea sur un banc pour dormir. Mais il n'était pas là depuis dix minutes, qu'il fut tiré de son sommeil par une voix lamentable qui partait du bas de l'église : « Est-ce que par hasard, se dit-il, l'un de ces trépassés n'aurait pas trouvé moyen de sortir et serait demeuré prisonnier ici? » Il courut du côté d'où cela provenait. C'était sous une épaisse dalle de granit. D'une main vigoureuse, il la souleva et, là-dessous, il aperçut un corps de prêtre qui, une fois au jour, cessa de se plaindre. À son cou pendait une étole. Il songea :

« Je me demande un peu à quoi cette étole lui sert puisqu'il n'est plus de ce monde. Elle profitera davantage à moi. En tout cas, si elle ne me rend pas de service, elle ne me causera pas de mal. » Et il la prit et il l'emporta.

Il s'était décidé à retourner au village et il suivait un chemin creux, obscur, encaissé entre deux talus bordés d'épines et de ronces, lorsqu'il rencontra un singulier personnage. Maître Belzébuth lui-même venait au devant de lui. La route était si étroite qu'il n'y avait pas moyen d'y passer deux de front.

« Place ! cria le diable.

- Si ça me plaît», répliqua-t-il,

Le malin eut un geste de colère; il s'apprêtait à appréhender le téméraire, quand, autour de ses épaules, l'étole s'enroula. Il lança un rugissement, se débattit avec violence, mais en vain : il était prisonnier. Ainsi qu'un chien qu'on mène en laisse, il dut se laisser emmener.

Comme ils sortaient du chemin creux, le sonneur se retourna.

Il eut un cri d'horreur. Il avait aperçu le visage de son captif et il était d'une laideur, d'un noir sale à faire peur.

« Avec une figure pareille, s'écria-t-il, jamais je ne pourrais te montrer parmi les hommes. Viens que je te lave. »

Un ruisseau clapotait à côté. Il l'y poussa, lui pencha la tête sur l'eau. Hélas! dans la précipitation, l'étole se dénoua, le diable recouvra la liberté de ses mouvements et il disparut aussitôt, sans attendre son reste.

Yvon rentra seul chez sa mère.

« Qu'as-tu rencontré de plus laid en ton voyage? lui demanda-t-elle.

- Le diable dont je me suis emparé et que j'ai laissé partir, car il t'aurait effrayée.

- Qu'as-tu vu de plus beau?

- Un château qui n'est pas loin et qui n'a pas de possesseur.

- Vraiment! allons-y.

- Oui, mais il est hanté.

-Avec toi, je n'aurai pas peur. »

Ce château était superbe, un vrai monument. Des tentures somptueuses en recouvraient les murs; l'or et l'argent reluisaient partout. On aurait juré que les maîtres étaient là, quoiqu'on ne remarquât pas trace d'être humain.

« Vous qui entrez ici, lisait-on dans une inscription sur la muraille, soyez les bienvenus. Vous aurez à manger à votre appétit un pain, un poulet, une bouteille de vin chaque jour.»

Au premier repas, au moment de se mettre à table, quelqu'un frappa à la porte. Yvon se précipita pour ouvrir. Il n'y avait personne derrière, mais quand il revint à sa place le dîner avait disparu. Une main invisible avait dérobé les mets. Une seconde fois, même surprise désagréable. Au troisième repas on eut beau frapper, il ne bougea pas. Alors il vit entrer un personnage d'allure distinguée qui le salua, sans prononcer une parole. Il lui rendit son salut et, du geste, lui montrant les plats · « S'il vous plaît de partager mon festin, lui dit-il, asseyez-vous là et mangez. »

L'inconnu s'assit, prit le pain et le jeta par terre; il prit le poulet et fit de même. Yvon avait bondi de colère. Sa main s'abattit retentissante sur le visage de son hôte, puis le saisit à bras le corps et le jeta dans une chambre où il l'enferma à double tour. Désormais il était le maître.

Le lendemain il partait à la chasse. « Prépare-moi à manger, recommanda-t-il à sa mère; mais garde-toi d'ouvrir la chambre de l'étranger, il t'arriverait malheur. »

Comme il passait devant un moulin qui battait son tic-tac au bord d'un étang, il reconnut la fille du meunier. C'était sa fiancée. « Yvon, lui demanda-t-elle, où vas-tu de ce pas pressé ? »

- Je vais à la chasse.

- Méfie-toi de ta mère. Tu es malin; elle l'est encore davantage. » Le jeune homme protesta : « elle est si bonne ! »

Sur les entrefaites cependant, sa mère demeurée seule au château et curieuse ainsi que toutes les femmes, avait entrouvert la porte interdite et s'était mise à causer avec le prisonnier : « Si vous y consentez, proposait ce dernier, nous nous marierons ensemble et nous serons heureux. Il suffirait d'une seule condition : il faudrait tuer votre fils. »

Elle eut une exclamation indignée.

« Oh! continua l'homme, je ne vous demande pas de l'assassiner. vous-même, mais que vous le mettiez dans le cas de perdre la vie.

- Comment cela ?

- Prétextez une maladie et réclamez de lui un remède impossible à trouver, par exemple de vous frotter le corps avec un morceau de lard accroché à la voûte du ciel. Son amour pour vous l'entraînera à des folies.

- L'idée a du bon», répondit la veuve déjà séduite.

Quand Yvon revint de la chasse, celle-ci était au lit et pleurait à fendre le cœur. Il s'enquit avec sollicitude de son mal.

« Je souffre, gémit-elle, dans tout mon corps, et ce qui ajoute encore à ma peine, c'est que je sais mon remède, et personne n'est capable de me le procurer. Ah! si ton père était là !

- Si mon père était à même de te le donner, repartit fièrement le jeune homme, moi je prétends l'être aussi. Quel est ce remède?

- Un morceau de lard accroché au ciel !

- Hé bien! tu l'auras. »

À l'instant, il sella son cheval et se mit en route. En longeant la chaussée du moulin, il aperçut encore sa fiancée. Elle s'informa de sa mission. « Méfie-toi, Yvon, méfie-toi de ta mère, murmura-t-elle, elle est ambitieuse.

- Elle m'aime tant! » répliqua-t-il.

À force de courir le monde, il finit par découvrir le précieux remède et par s'en emparer. Aussitôt il tourna bride. Sa première visite, en rentrant, fut pour la jeune meunière.

« Tu l'as, ce lard aux propriétés extraordinaires? demanda-t-elle.

- Oui, vraiment!

- Montre-le moi. »

Très habilement elle le cacha sous son tablier et lui substitua un autre morceau. Yvon ne s'était aperçu de rien. Il ne pensait qu'au bonheur du retour et avait hâte de guérir sa mère. En un temps de galop, il fut aux portes de son manoir. Son cœur débordait et sa bombarde sonnait les airs les plus divertissants. Or on l'entendit de l'intérieur et la trompette du jugement n'aurait pas causé plus d'effroi. La veuve et son galant en effet faisaient bombance et aucun des deux ne songeait à lui. Ils regagnèrent aussitôt, la première son lit, le second sa cellule.

« Tu es sauvée, mère, s'écria Yvon, en montrant triomphalement son remède, je me charge maintenant de ton mal. »

À peine eut-il le loisir de toucher le corps de la malade; celle-ci était déjà sur pied.

À quelques jours de là, il recommençait de chasser et sa mère de jouer la comédie, à l'instigation de son perfide séducteur. Des souffrances mystérieuses la terrassaient encore, soi-disant, et cette fois il fallait absolument un peu d'eau de la fontaine de vie pour recouvrer la santé.

Le brave gars n'eut même pas un soupçon. Sans hésiter, il ressella son cheval et s'en alla à sa bonne étoile. « Méfie-toi de ta mère! » lui cria de nouveau sa fiancée, du plus loin qu'elle le vit venir, mais déjà il avait pris du large.

Après de pénibles recherches, il parvint à la fameuse source. Un dragon la gardait qui avait toujours l'œil ouvert, sauf pendant une minute dans l'espace d'un siècle. On était justement à cette minute. Vivement il la mit à profit, remplit d'eau une bouteille et reprit le chemin de son château par le moulin. La jeune fille aussi rusée que la première fois lui déroba sa bouteille et la remplaça par une autre. Le remède d'ailleurs n'en opéra pas moins efficacement sur la malade qui se déclara guérie à l'instant.

Il semblait qu'il n'y eût pas de moyen de se débarrasser de cet extraordinaire sonneur de bombarde qui se riait des plus dangereux obstacles. Le plus simple était peut-être le procédé direct. Le prisonnier le conseilla à la veuve.

« Mon fils, dit un jour celle-ci, par manière de plaisanterie, je sais que tu es un homme courageux et je suis fière de tes prouesses. Je doute cependant que tu vailles ton père. N'ai-je pas vu le cher défunt se livrer à cet étonnant tour de force de réussir à sauter un obstacle, pieds et poings liés, et de parvenir ensuite à briser ses entraves?

- Si mon père a pu accomplir un tel miracle, répondit Yvon, je m'en tirerai bien aussi. Attache-moi solidement. »

La perfide créature ne se laissa pas prier une seconde fois. En un tour de main, son fils était garrotté. Or, quand il fallut au pauvre diable sauter et rompre ses liens, il en fut incapable. Ce n'était plus qu'une victime sans défense aux mains de son ennemi.

Celui-ci qui guettait derrière la porte s'élança : « Enfin je tiens ma vengeance, s'écria-t-il, prépare-toi à mourir.

- Vous êtes maître de ma vie, murmura le jeune homme qui avait deviné trop tard la trahison, disposez-en à votre gré. » Puis se tournant vers sa mère : « Quelque cruelle que tu sois à mon égard, je réclamerai cependant de toi un dernier service. Quand je serai mort, coupe mon corps en morceaux ; mets-le avec ma bombarde dans un sac sur mon cheval, et puis laisse aller la bête. »

Du moins ce suprême désir fut-il exaucé. Sitôt que l'infortuné eut rendu l'âme, son corps fut réduit en pièces et fixé solidement sur le dos du cheval qui partit droit devant lui. La route le conduisit au moulin. Assise sur la chaussée, la meunière eut un mouvement de surprise, en le voyant venir. « Il a dû arriver malheur à mon fiancé, pensa-t-elle, puisque voilà son cheval sans lui. » De larges gouttes de sang qui marquaient le chemin d'une traînée rouge ne permettaient aucun doute. D'une main fébrile, elle ouvrit le sac. Or il était plein d'ossements et de lambeaux de chair et elle y reconnut les restes de son Yvon : « Ah! gémit-elle, mes pressentiments ne me trompaient pas. Mère maudite! ta haine l'a tué; tu ne tireras pas cependant pour cela bénéfice de ta perfidie, car mon amour le ressuscitera. » Et alors la jeune fille entreprit une singulière besogne. Patiemment, minutieusement, elle rassembla les membres dispersés, les rapprochant comme la nature les avait ordonnés; ensuite elle les frotta avec le morceau de lard précieux qu'elle avait conservé, Le croira qui voudra, un miracle s'opéra. Les membres se ressoudèrent chacun à sa place, et le corps se reconstitua tel qu'il était. Il n'y manquait que le nez qu'elle n'avait pas retrouvé;

ce qui explique que, dans la suite, le nom d'Yvan le sonneur se changea en celui d'Yvan le sans nez.

Il y manquait aussi la vie, mais pour un moment seulement, car ayant versé de l'eau de la fontaine de vie dans la bouche du mort, voilà qu'il ressuscita. Une heure après sous les fenêtres du château on entendait une bombarde sonner un air de combat et les deux assassins se lamentaient, fous de terreur, et ils se répétaient l'un à l'autre : « Yvon! c'est Yvon qui revient! »

C'était lui en effet. Les yeux allumés par la colère et l'épée haute, il entra dans la salle.

« À toi d'abord, l'homme! » gronda-t-il, en s'adressant à son assassin, et d'un revers de son arme il lui trancha la tête; puis se tournant vers sa mère : « Toi, femme, avance sur le seuil de la porte. Je ne te tuerai pas, car le même sang coule dans nos veines. Tu n'en seras pas moins punie et je t'envoie au diable. » Ce disant, il prit son élan et lui allongea un coup de pied si violent, si fort, que la malheureuse créature fut lancée dans l'espace et alla retomber demi-morte à sept lieues par de là l'enfer. Jamais plus on ne la revit.

Tel est le récit que j'ai entendu. De ces choses, moi je n'ai rien vu, puisque je n'étais pas là. Mais j'étais à la noce d'Yvon avec la fille du meunier et c'est là que j'ai tout appris. J'y mangeai une belle miche beurrée avec du bon rôti, et je m'en retournai vivement à la maison, afin que vous sachiez tout comme moi cette histoire.